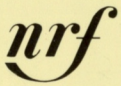
JEAN COCTEAU

MAALESH

Journal
d'une tournée de théâtre



GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 1949.*

Extrait de la publication

A S. E. MOHAMED WAHID-EL-DIN

Cher Wahid, vous m'avez demandé, un soir, si j'accepterais de vous dédier un livre. Bien des pages de ce livre n'ont été écrites que grâce à vous. En Égypte, on adore le souvenir de votre mère. Je suppose qu'elle vous habite comme les princes pharaoniques se réincarnaient dans leur effigie. Je juge son cœur d'après le vôtre.

Acceptez ce journal de Théâtre en m'excusant si les choses que j'y note outrepassent les règles de l'hospitalité. Peut-on réduire un bavard au silence ? Blâmez-moi en public. Aimez-moi en secret.

JEAN COCTEAU.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

20 *février* 1949.

« Merci, mon Dieu, de m'avoir prêté Madame ma Mère. » Voilà les paroles que prononce saint Louis devant le lit de mort de Blanche de Castille.

J'y songe, chaque fois que tombe du navire un des passagers de mon voyage. Il en tombe beaucoup, et je reste sur le pont, regardant les vagues qui les dévorent et qui s'en moquent.

Le dernier tombé, Christian Bérard, me laisse un vide qui ressemble à quelque mal de mer, un mal au cœur de l'âme insupportable.

Il vivait sa période avec une si grave intensité, un tel désordre apparent, désordre qui était l'enchevêtrement de sa machine, que nous crûmes, une fois de plus, que sa large figure olympienne était immortelle.

C'est chaque fois la même farce et qui

fonctionne toujours. Cet étonnement absurde et qui nous paralyse de stupeur vient sans doute de l'habitude que nous avons prise de ne pas admettre que la mort est notre état normal et de considérer l'état anormal de vivre comme une permanence.

Bref, Bérard terminait son travail des *Fourberies de Scapin* au théâtre Marigny. Debout entre les premiers fauteuils, il revise ses costumes et, sa chienne au bout d'une ficelle, assiste à la plantation de son décor. Semblable à une fumée, à un chat de gouttière, à un fantôme des villes où nous passâmes toutes nos vacances, ce décor, pièce par pièce, entre sur la scène. Voici les escaliers à rampe de fer, voici la vespasienne et son quinquet, voici le ciel et la mer de perle grise, voici les maisons pendues à des perches comme les linges de Marseille et de Sicile, voici la coupole de la petite église, voici... et Bérard tombe, foudroyé par on ne sait quel coup de feu dans la tête. Jouvet, Jean-Louis Barrault en costume de Scapin lunaire, les machinistes, transporteront Bérard sur leurs épaules, entre les fauteuils vides; c'est le cortège des héros de Shakespeare. Et ce cortège ne s'arrêtera plus jusqu'à la

tombe du Père-Lachaise où nous eûmes l'effrayante, la ravissante surprise de le voir ensevelir à côté de celle de Raymond Radiguet.

Depuis la minute où j'ai vu les portraits de René Crevel et autres dormeurs debout ou couchés, un bras de nageur enroulé autour du rêve, depuis les effigies funèbres (dans le sens égyptien du terme) de Jean Desbordes, de modèles anonymes, et de moi-même qui me suis retrouvé à New-York, dans le bureau de Monroe Wheeler au Musée d'Art moderne, j'ai adopté Bérard jusqu'à ne plus oser parler de lui par crainte d'avoir l'air de parler de moi.

Il venait de terminer la refonte des décors et des costumes de *la Machine infernale* que nous emportons en Égypte.

C'est donc avec lui et pour fuir une ville où toute chose l'exalte et le représente que je m'évade. C'est le journal de cette tournée que je me propose d'écrire. Ce qui s'y passera, je l'ignore. Ces lignes, je les trace dans ma maison de campagne de Milly. Un février très doux trompe les oiseaux et les arbres. Les uns chantent, les autres bourgeonnent. Christian Bérard, il y a

Extrait de la publication

quelques mois y *vivait*, y préparait mon film : *Orphée*. De cette longue visite, il me reste une cinquantaine de dessins d'après lesquels il faudra, coûte que coûte, improviser un spectacle sous son contrôle.

Nous sommes « dans des lieux tout pleins de sa puissance ». Sa barbe rouge y flambe encore. Car il flambait et aimait le feu qui dévaste et qui féconde, au point de déserter une maison qui se calmait, qui ne flambait plus. Ce n'était pas le drame qu'il aimait, qu'il recherchait, qu'il suscitait, mais une atmosphère tendue à l'extrême sans laquelle il se désintéressait des choses et disparaissait dans un nuage. Dans une atmosphère tendue, il respirait, se mouvait, déambulait d'une chambre à l'autre, drapé d'une robe de chambre pleine de taches, de peinture et de trous. Il n'envisageait pas la peinture sans y mêler sa propre personne, sans une sorte de lutte où il s'épongeait avec le torchon dont il frottait sa toile, sans effacer et ombrer et se moucher à coups de robe de chambre, bref sans former avec son travail un effroyable mariage mythologique. Autant il passait dans son œuvre, autant son œuvre passait en lui. Cet échange de sueur

Extrait de la publication

et d'encre laissait le sol jonché de tout le superflu dont les peintres décorateurs surchargent leurs entreprises. Ne demeurait intacte qu'une beauté presque pauvre et démunie d'atours. Il ne conservait que l'efficace, c'est-à-dire l'absence totale de sottise qui me semble être le privilège du beau.

◇

Nous sommes le 20 février 1949. Nous prenons l'avion le 6 mars. Déjà nos premières valises nous précèdent. Nous répétons soit au *Journal*, rue de Richelieu, soit chez Yvonne de Bray, soit au théâtre Antoine, dont Simone Bériot nous prête les planches. Jean Marais tourne un film : *Mayerling*. Le jour, il tourne. La nuit, il répète six pièces. Jamais il ne se repose. Lorsqu'il le pourrait, il drape et taille les costumes de *Britannicus*. Il faudrait que les jeunes filles, qui le harcèlent et s'imaginent sans doute que l'existence d'une vedette est un rêve d'oisif, assistassent à son travail pour le comprendre.

23 *février.*

Je veux encore m'attarder, avant ce départ, à parler de notre ami disparu.

Jouvet m'avait téléphoné la nouvelle à cinq heures du matin.

Lorsque j'arrivai, rue Casimir-Delavigne et que j'entrai sous la voûte, un éclair de magnésium m'annonça les photographes. Un journaliste me barrait la route. Il me dit : « Parlez-moi de Bérard » et, comme je répondais : « Je suis à moitié mort, laissez-moi tranquille », il s'écria : « Très bonne tête d'article. Je le note » (*sic*).

La petite fille de la concierge sautait à cloche-pied dans la loge et chantait : « Monsieur Bérard est mort ! Monsieur Bérard est mort ! » Je montai les six étages. Quelques intimes m'accueillirent dans le vestibule. Bérard était dans sa chambre, dans le minuscule réduit qui lui servait de chambre. Les murs en sont rouges et couverts d'articles de journaux épinglés, de photographies, des mille riens qu'il sortait de ses poches. Il reposait sous des couvertures informes, dans

la pose et dans le manteau d'un homme harassé de fatigue et qui s'est endormi comme une masse sans avoir la force de se dévêtir. Il fallait, pour toucher au corps, attendre le médecin légiste.

On avait coutume de déclarer que les yeux de Bérard faisaient toute la beauté de son visage. Or ses yeux étaient fermés. Une sorte de rougeur sombre et le reflet de pourpre des murs animaient ses joues et le buisson ardent de sa barbe. Sa large face souriait. C'était celle du *Jupiter* d'Ingres, d'un Neptune. Il étonnait par sa majesté. Le tumulte, le cyclone de gestes et de rires dont il escortait sa démarche cédaient la place au calme d'un des personnages endormis de ses premières toiles. Toiles où il peignait le sommeil pendant que ses collègues peignaient les rêves, grandes effigies mêlées de sable et de cire, digues humaines au bord des vagues du songe, sentinelles du silence.

Combien de fois vîmes-nous Bérard ainsi couché vêtu lorsque nous l'obligions à se lever et à nous suivre, encore barbouillé de sommeil, de fusain et de pastels. C'est à ces lourds sommeils que Jouvet l'arra-

chait le matin pour le replonger dans ses tâches. C'est ainsi qu'il arrivait à Bérard de quitter son lit et de prendre sa course après s'être seulement frotté la figure avec une serviette inondée d'eau de Cologne.

En face de ce faux dormeur, de cette merveilleuse machine brisée, il me revenait des circonstances que je n'avais pas remarquées, parce que l'habitude nous les masque et qu'il faut une secousse pour les détacher de l'arbre et les faire tomber à nos pieds.

Par exemple, je revois Bérard, à Milly, s'acharnant, dans la chambre où j'écrivais mon film *Orphée*, à costumer, à dessiner, à mouvoir le personnage de la Mort. Ce furent ses dernières recherches de mode. Et il disait : « La Mort doit être la femme la plus élégante du monde puisqu'elle n'est occupée que d'elle-même. »

Cette perpétuelle recherche du vrai qui passe pour folle puisque tout le monde se contente d'une vague folie et traite de fous ceux qui s'approchent du vrai, on n'a qu'à vivre quelques minutes chez Picasso pour prendre contact avec elle. Bérard n'en livrait que la traîne. Il n'avait pas cette

Extrait de la publication

férocité de dieu qui se trompe, se corrige et ne procède que par accidents. Il s'attendrissait sur l'accident et il en tirait un charme, un cérémonial, un cortège. Picasso ne procède que par accidents et les livre au public, sans déblayer les lieux, dans la complète intensité du choc.

Il n'en reste pas moins vrai que ces deux hommes, si éloignés l'un de l'autre, ont obtenu sur les planches (*Parade*, *Mercure*, *la Machine infernale*) des cris où le chant ne se forme pas encore, où l'artifice et le pieux mensonge ne tiennent aucune place.

Jeudi 24 *février* 1949.

Hier soir, répétition des *Monstres sacrés* au *Journal*. C'est une esquisse qui prend forme. Chez Yvonne de Bray, rien de plus beau que l'esquisse. On pense au trait de Watteau. Les quelques personnes assises dans les fauteuils et qui n'écoutent guère lorsqu'on répète, deviennent des spectateurs. Les bavardages cessent. Les yeux et les

Extrait de la publication

oreilles se tendent vers la petite scène. Et non seulement le génie de l'actrice étonne, mais encore il entraîne ses camarades à des trouvailles. Et soudain, le mystère de l'éclairage moral se produit et, par plaques, l'acte et la parole sortent de l'esquisse et se peignent devant nous.

Le travail d'Yvonne de Bray échappe à l'analyse. Il est inimitable et semble lui échapper à elle-même. Jamais ce jet de vie ne paraît dosé ni dirigé par son intelligence. Seulement, comme son instinct prend forme d'intelligence, il se fait un précipité que nous constatons sans avoir le temps de juger. Il nous oblige à sentir. Pas plus que je ne me demande quel fut le rôle de l'homme dont la rue où je m'engage porte le nom, pas plus que je ne me représente les gestes du cuisinier qui prépare le plat que je mange, pas plus que je n'imagine l'animal dont vient le cuir du soulier que je chausse, je ne constate que cette phrase dite par Yvonne de Bray résulte d'un travail de mémoire et d'observation. Je marche, je mange, je me chausse et je regarde l'actrice vivre d'une fausse vie que je lui donne, sans me rendre compte que je la lui donne

Extrait de la publication

et sans comprendre qu'elle est fausse puisqu'elle est plus vraie que le vrai.

Chaque fois que ce plus vrai que le vrai prend un relief extrême, nos camarades du premier rang se retournent vers ceux qui sont assis en arrière, avec une expression très drôle : « Est-ce possible ? » Voilà ce qu'expriment leurs visages. Et lorsque l'actrice devient comique, le rire éclate, et lorsqu'elle ébauche la scène finale du deuxième acte, tous les yeux se remplissent de larmes.

De Bray nous renseigne mieux que quiconque sur ce mot « métier » qu'on méprise et qui nous domine. Dans nos domaines, le métier a plus de sens que dans nul autre parce que celui qui l'exerce doit en effacer les traces jusqu'à paraître n'en pas avoir.

2 *mars* 1949.

Hier soir, la répétition des *Parents terribles* était surprenante. Le film m'a incité à faire certaines corrections dans le texte.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

JEAN COCTEAU

Maalesh

Une tournée de trois mois — de mars à mai 1949 — a permis à une troupe de grands acteurs, qu'accompagnait Jean Cocteau, de visiter Le Caire, Alexandrie, Beyrouth, Constantinople, Ankara. Jean Cocteau a tenu le journal de ce voyage rapide, ce journal écrit en avion, dans un couloir d'hôtel ou dans un train, gonflé de notations de toutes sortes, d'anecdotes, de réflexions, de souvenirs, d'observations, aussi bien sur l'art de l'Egypte que sur l'aspect des villes, sur l'art du comédien et du metteur en scène que sur la carence de la propagande française.

C'est un livre à la fois amusant et plein d'enseignement, poétique et vrai, un livre sincère et humain : « Pendant deux mois et dix jours, j'ai été Maître, Mon Maître, Mon cher Maître, Excellence, M. l'Ambassadeur, Docteur, Professeur, Müdür, et tout ce qui peut ressembler à un titre dans ces pays où l'on s'explique mal un homme qui n'en porte pas. On m'a traité de tous les noms. Homme je suis parti, homme je rentre. Et pas homme de lettres, Homme tout court. Cela me permet de dire ce que je pense, de ne ménager personne et de ne louer que les êtres dont le contact humain m'a plu. »

nrf

50-I A 21586 ISBN 2-07-021586-5

9 782070 215867

Extrait de la publication